

C'est fait, j'ai dévidé le cours de
mes destins,
J'ai vécu, j'ai rendu mon nom insigne,
Ma plume vole au ciel pour être
quelque signe,
Loin des appas mondains, qui trompent
les plus fins.

Heureux qui ne fut onc, plus heureux
qui retourne
En rien comme il était, plus heureux
qui séjourne,
D'homme, fait nouvel ange, auprès de
Jésus-Christ,

Laissant pourrir ça-bas sa dépouille
de boue,
Dont le sort, la fortune, et le destin
se joue,
Franc des liens du corps pour n'être
qu'un esprit.

I

Les deux quatrains annoncent un départ et se présentent comme une récapitulation du poète sur sa vie, c'est-à-dire sur ce qui a pu faire le contenu valable de sa vie.

Le premier quatrain est composé d'une alternance de voyelles claires et graves,² et la prédominance des nasales "on" et "an" donne une impression de ralentissement, de soumission, un accent définitif et triste. Le premier vers indique dès le début l'approche du voyage prochain, la grande "aventure." Et cet adieu résigné à la nature se traduit non seulement par les mots, mais par les sons qui se mélangent sans se heurter, créant ensemble une acceptation sereine. Les voyelles claires: "I

non seulement répètent cet adieu mélancolique à la vie et à l'action, mais encore ajoutent une impression de noblesse et de gravité. Comme le cygne qui ne chante qu'au moment de la mort,³ l'homme doit préparer sa propre mort, son départ, d'une manière noble, mélodique et positive. Le voilement des sons par la nasalité devient la qualité dominante. La répétition des "an" et des "on" et des mêmes mots, "chanter," "son," crée une sorte d'arrêt, un accent sourd et fatal, comme si l'homme en chantant pour la dernière fois, devait sonner son propre glas.

Dans ce premier quatrain le thème de la triste séparation est ainsi exprimé à la fois par les mots choisis pour les idées qu'ils communiquent et par les sons propres à accompagner et à accentuer cette idée. Le langage et les sons s'épaulent l'un l'autre, rendant les vers expressifs, vivants, animés, et permettent au poète de susciter, dans l'esprit du lecteur, des pensées sous la forme d'images et des images sous la forme d'idées.

Le deuxième quatrain, composé de voyelles à prédominance claire, rompt le charme, la mélancolie et la douce lueur -- quoique fébrile -- du premier quatrain:

C'est fait, j'ai dévidé le cours de
mes destins,
J'ai vécu, j'ai rendu mon nom assez
insigne.

La brièveté de "C'est fait" annonce un caractère irrévocable, fatal. Le poète ne peut plus retourner en arrière et les voyelles claires et aiguës de ces vers transmettent une impression de rapidité, de légèreté, de roulement continu. Le poète revoit sa vie, ce qu'il a accompli. Et c'est avec une fierté et une assurance certaines qu'il peut attendre la mort, non comme un vaincu, rempli de regrets et de remords sur la fuite inutile du temps passé, mais comme un conquérant qui a achevé sa tâche ici-bas.



Le premier hémistiche composé de voyelles claires, "C'est fait, j'ai dévidé," retentit comme un cri de joie et traduit un élan réel et rapide qui s'alourdit momentanément dans le second hémistiche, "le cours de mes destins." Les voyelles sombres, "ou," "in," ralentissent le premier mouvement du vers, mais non pas pour former contraste, plutôt pour traduire l'idée de la longue destinée, de la vie entière du poète. Son retour en arrière est positif et fier; il a accompli sa destinée et n'a plus rien à ajouter à sa vie, à son oeuvre, à son immortalité. Sa poésie est éternelle, et il peut s'en aller sans crainte et sans faiblesse. L'assurance de sa gloire terrestre est comme une sublime consolation. La répétition des mots et des sons, "J'ai vécu, j'ai rendu mon nom assez insigne," traduit ce sentiment d'orgueil qui semble tout d'abord tempéré par l'adverbe "assez." Mais si l'on analyse les sons de ce mot, particulièrement le "a" grave et le "s" qui donnent une impression d'intensité, on remarque que cet adverbe, loin de diminuer ou de réduire l'idée de fierté, renforce celle de la majesté, de l'amplitude par sa puissance soutenue et sa profonde gravité.

Les deux vers suivants sont comme une envolée lyrique, légère et aérienne:

Ma plume vole au ciel pour être
quelque signe,
Loin des appas mondains, qui trompent
les plus fins.

Le poète semble vouloir se dégager de ce monde et se libérer. Les voyelles aiguës, "u," "i," et la répétition des liquides "l," créent un mouvement ailé, une ascension vers l'éternité et une élévation loin de cette vie terrestre et trompeuse. Ces voyelles aiguës qui manifestent la légèreté de la vie spirituelle s'opposent aux voyelles graves et aux nasales "appas," "mondains," "trompent," "fins," qui traduisent la vie sur terre et donnent véritablement par leur sonorité une impression lourde

attendu. Les idées des deux premiers vers, les seuls à rime riche (retourne, séjourne) dans tout le poème, qui donnent une note d'espérance et décrivent le besoin profond du poète de changement, se prolongent dans le vers suivant, dans lequel il exprime la joie de la métamorphose "nouvel ange," le désir de se débarrasser de sa carapace charnelle et imparfaite pour jouir d'une autre vie, de la vie spirituelle et éternelle.

Le contraste entre le physique et le spirituel, qui se termine sur un cri de soulagement victorieux grâce à la possibilité entrevue de pouvoir enfin s'accomplir dans l'éternité, continue dans le dernier tercet et se trouve exprimé à l'aide d'images fortes et de sons frappants.

Laissant pourrir ça-bas sa dépouille
de boue,
Dont le sort, la fortune, et le destin
se joue,
Franc des liens du corps pour n'être
qu'un esprit.

Le désir d'anéantir et d'oublier tout ce qui est terrestre, conférant à ce sonnet un accent chrétien et platonicien-- idée de l'âme, esprit pur et immortel-- se traduit par les voyelles graves "ou" et un martèlement saccadé des "p," et des "b": "pourrir", "ça-bas", "dépouille", "boue." Ces consonnes momentanées et dures, frappant l'air d'un coup sec,⁴ contribuent à l'expression d'une agitation intérieure, d'un halètement et aussi d'un dédain certain. L'accent est fort, assuré, méprisant et après avoir nommé toutes ces caractéristiques corporelles et mortelles, le poète mentionne enfin en dernier lieu son immense désir, une apo théose divine et spirituelle: "pour n'être qu'un esprit."

Ce dernier vers explique en lui-même le contraste entier du poème entre la 'chair' et 'l'esprit'. Effectivement le premier hémistiche, composé de voyelles graves et sourdes, "franc des lien du corps," est en opposition avec le second hémistiche, composé de voyelles claires: "pour n'être qu'un esprit." A

la "laideur" et à la lourdeur du premier hémistiché traduisant la nature physique de l'homme, son esclavage corporel, sa matérialité, se juxtaposent la clarté et la légèreté du second, offrant au contraire le caractère spirituel de sa métamorphose, sa libération, sa réalisation. Ce dernier vers ne présente pas le mélange heureux de sons et d'idées comme nous avons remarqué plusieurs fois tout au long du poème. Il n'y a pas prolongement ou alliance sereine, mais bien séparation, contraste et coupure. Ainsi le dernier vers du poème dépeint et résume entièrement le désir du poète de détruire le physique et son aspiration vers un avenir éternel. Et qui plus est, le choix du dernier mot évoque et intensifie, par les sons mêmes, ce souhait profond du poète. Car le mot "esprit," par sa voyelle aiguë "i," et ses spirantes "s" et "r" si propres à exprimer un souffle, ressemble véritablement à un envol, à un mouvement libérateur, à une ascension continue, à une apogée.

Le poète s'est élevé des besoins terrestres, du tendre regret envers la nature et les objets qu'il va bientôt abandonner, à un besoin plus intense de spiritualité et d'éternité. Ce poème est à la fois un adieu calme à la vie et à ses charmes, et un accueil, un appel, un désir fébrile et sincère d'une vie immortelle.

Ce sonnet qui annonce le lyrisme romantique par les idées⁵ — le thème du voyage, la séparation d'avec la douceur et l'activité de l'existence, l'arrachement à la demeure familière, le sens de la mission poétique et prophétique du poète avec l'image très ancienne et pourtant toujours moderne du cygne, l'évocation d'une destinée personnelle qui trouvera son achèvement dans l'au-delà — vaut à son auteur, grâce à la corrélation parfaite entre ces mêmes idées et les sons, le titre mérité de "Prince des poètes." Car les idées sont une abstraction et appartiennent à tout le monde. Mais le choix et l'emploi particulier des sons, leur répétition

voulue ou leur opposition recherchée, leur mise en relief et leur répartition, leur signification et leur expressivité, leur variation et leur accumulation, en bref leur effet, sont véritablement le résultat du travail de l'artiste, le plus grand verdict de son originalité.

MARIE-JOSE FASSIOTTO
UNIVERSITY OF HAWAII

NOTES

¹ Sur l'importance des sons, voir Maurice Grammont, Petit traité de versification française (Paris: Librairie Armand Colin, 1965), particulièrement le chapitre XIV, intitulé "Effets obtenus par les sons."

² Voir la classification des voyelles chez Grammont, pp. 127-34. En abrégé, les voyelles claires sont "i", "u", "é", "è", et "eu" fermé. Les voyelles graves sont toutes les autres.

³ Le fleuve Méandre, en Asie Mineure, était célèbre par ses cygnes.

⁴ Grammont, p. 134.

⁵ Il faut se rappeler qu'après une éclipse de deux siècles, l'oeuvre et le génie de Ronsard-- victimes du classicisme, principalement de Malherbe et de Boileau-- seront reconnus par les Romantiques, séduits par son lyrisme personnel et par la perfection de son art.